

Le bâtard

Margaret Laurence

Volume 11, numéro 2, mars-avril 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29646ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurence, M. (1969). Le bâtard. *Liberté*, 11(2), 143–161.

le bâtard

margaret laurence

traduction de jean paré

La charrette de Peter Chorniuk roula bruyamment dans la cour. Rien ne laissait présager que sa visite allait être différente de celle qu'il nous faisait chaque septembre. Peter Chorniuk vivait à Galloping Mountain, une centaine de milles au nord de Manawaka. C'était un des derniers fermiers de qui on pût encore acheter du bouleau, car ces arbres se faisaient rares. Chaque automne, il descendait à Manawaka nous livrer un chargement de bouleau pour le chauffage. Le bouleau brûlait plus longtemps que le peuplier mais coûtait plus cher ; comme nous n'avions les moyens d'en acheter qu'une charretée, mon grand-père brûlait un mélange des deux. Je regardai l'homme arrêter son attelage, grimper à l'arrière de la charrette et commencer à jeter les bûches dans la cour. L'écorce blanc cendré les recouvrait encore ; là où elle était déchirée, on apercevait le roux tendre de l'aubier. Les bûches heurtaient le sol avec un bruit sourd. Mon grand-père et moi aurions ensuite à les porter à l'intérieur. Le peuplier était commun et restait dehors, mais le bouleau devait être empilé dans la cave.

J'étais allongée sur le toit de la remise, en train de lire. Une très grosse épinette, qui poussait tout près, couvrait le toit de ses branches, cachant complètement une personne qui

s'y juchait. J'avais quinze ans et j'étais bientôt trop grande pour grimper sur les toits, disait ma mère.

« Bonjour, monsieur Chorniuk ! »

Il leva la tête, et je sortis de sous les branches de l'épinière en agitant la main. Il grimaça un sourire.

« Bonjour, Vanessa. Dis-donc, est-ce que tu ne voulais pas un chien ? »

« Quoi ? Natasha a encore eu des petits ? »

« C'est ça, » répondit Chorniuk. « Il n'y a pas moyen de l'arrêter. C'est sa cinquième portée. Cette fois, elle est allée avec un chien esquimau. »

« Ouh ! » J'étais impressionnée. « Les chiots ont de l'esquimau ? Comment sont-ils ? »

« Viens voir, » me dit-il, « Je t'en ai apporté un. »

Je me laissai glisser vivement du toit de la remise sur la clôture, puis par terre. Le chiot était dans une boîte en carton à l'avant de la charrette. Il était tout jeune et rond comme une boule, le poil doux et court, un peu comme le duvet d'un poussin. Il était noir, comme Natasha, mais avec une touche de blanc sur la gorge et des pinceaux blancs sur la tête. Je le pris, mais il se débattit, contrarié, et tenta de m'échapper ; puis il se calma et me flaira les mains pour voir s'il avait affaire à une amie.

« Il est vraiment à moi ? » demandai-je.

« Bien sûr, » répondit Chorniuk. « Tu me rendrais même service. Six comme ça, que veux-tu que j'en fasse ? Chez nous, tout le monde a déjà un chien. Et quant à les noyer, j'en suis pas capable. Ma femme dit que je suis toqué, mais j'aimerais autant noyer un enfant, pour dire vrai. Est-ce que ta mère va vouloir que tu le gardes ? »

« Si, *Elle*, elle voudra. Mais... »

« Tu penses que *lui* ne voudra pas ? » ajouta monsieur Chorniuk en pensant à grand-père Connor. Depuis la mort de mon père, nous vivions à la Maison de Briques, ma mère, mon frère et moi.

« Nous ne tarderons pas à le savoir, » dis-je. « Il arrive justement. »

Grand-père Connor sortit de la maison à grandes enjambées. Il avait passé quatre-vingts ans, mais il marchait droit et trimbalait son grand corps avec une énergie moitié réelle, moitié entêtement. Sa santé resplendissante, compte tenu de son âge, il l'attribuait au travail quotidien et à ses bonnes habitudes. Il ne fumait ni ne prisait, fuyait les cartes et ne buvait que du thé, croyant comme le Tout-Puissant que le vin trompe l'homme et que l'alcool en fait un chien enragé. Les érables à Giguère tournaient déjà au jaune citron, mais la journée était chaude et le soleil baissant faisait miroiter les vitres de la Maison de Briques comme du papier d'argent ; grand-père avait quand même boutonné son chandail prune et gris jusqu'au cou. Il avait l'air contrarié qui ne le quittait jamais, mais son visage était encore plaisant à regarder, avec des traits accentués, un nez aquilin et des yeux du bleu glacé qui fait l'ombre sur la neige.

« Eh ! bien, Pierre, vous nous apportez le bois. » Il avait la manie d'entamer la conversation en disant quelque chose d'évident : de cette façon, on ne pouvait jamais qu'être d'accord avec lui.

« Ouais. Il est là. »

« Ça va faire combien cette année ? » demanda grand-père Connor.

Monsieur Chorniuk lui dit son prix et grand-père eut l'air stupéfait. Il n'avait jamais accepté que les choses coûtent plus cher que quarante ans auparavant et il vivait dans la conviction permanente qu'on l'escroquait. Il se mit à marchander, pendant que monsieur Chorniuk se composait un visage dénué d'expression. C'est à ce moment précis que grand-père aperçut le chien.

« Qu'est-ce que tu tiens là, Vanessa ? »

« Monsieur Chorniuk dit que je puis le garder, grand-père. Tu veux, n'est-ce pas ? Je promets de m'en occuper moi-même. Il n'ennuiera personne. »

« Je ne veux pas de chiens autour de la maison, » dit grand-père. Ils sont malpropres et brisent tout. Ça ne ferait qu'ajouter au travail de ta mère. Pense à elle, pour une fois. »

« Mais si elle veut que je le garde ? » m'obstinai-je.

« Il n'y a pas de *si* », trancha-t-il sèchement.

« Il a du sang esquimau, celui-là », dit monsieur Chorniuk, pour me venir en aide. « Ferait un bon gardien. Et c'est un mâle : il n'y a pas à s'inquiéter des petits. »

« Esquimau ! » s'exclama grand-père. « Je ne tournerais pas le dos à une de ces bêtes-là même si elle était au deçà d'un coup de fusil. Il mettrait Roddie en pièces plutôt qu'autrement. »

Mon frère Roderick avait cinq ans et demi et il adorait les animaux. C'est l'argument que je faisais valoir, avec beaucoup de chaleur et de passion, sans plus de tact que mon grand-père lui-même, quand Roddie et ma mère sortirent dans la cour. Mon frère jaugea la situation en un coup d'oeil et ajouta ses prières aux miennes.

« Allez. Grand-père. S'il-te-plaît. »

« Dis, maman, je puis le garder ? » suppliai-je. « Je m'en occuperai moi-même. Tu n'auras rien à faire. Parole. »

Ma mère était toujours déchirée entre ses enfants et la crainte d'irriter mon grand-père.

« Quant à moi, je n'ai pas d'objection, » dit-elle d'une voix mal assurée, « mais... »

Ce qui fit changer mon grand-père d'idée, contrairement à son habitude, ce fut le temps qu'il estimait perdre.

« Bon ! Disparais avec cette chose-là, Vanessa, pour l'amour du ciel », trancha-t-il, « ou ce bois-là sera encore là demain matin. Mais tu le gardes dans la cave, compris ? Si jamais je le vois ailleurs dans la maison, je m'en débarrasse. C'est clair ? »

« Oui. Oui ! » Je m'éclipsai avec le chiot. Mon frère me suivit.

Le chien explora la cave, flaira une caisse de pommes qui traînait par terre, essaya de se terrer derrière les sacs de pommes de terre et navets, puis s'étala sur le ventre en essayant de courir dans toutes les directions à la fois. Roddie riait avec moi. Puis je le ramassai pour le porter sur la couverture pliée que nous lui avions préparée et qu'il mouilla tellement il était nerveux.

« Comment allons-nous l'appeler, Vanessa ? » me demanda Roddie.

Je réfléchis. Puis un nom me vint à l'idée.

« Nanouk. »

« Nanouk ? » Roddie fit la moue. « Ça n'est pas un nom. »

« C'est un nom esquimau, abruti, » lui dis-je sèchement.

« Tu es sûre ? » Roddie avait l'air sceptique.

« Absolument. » En réalité, je n'en savais absolument rien. « Tout le monde sait celà. »

« Tu te penses bonne, » me dit mon frère, insulté.

« As-tu quelque chose de mieux ? » lui demandai-je sarcastiquement.

« Bien... j'avais pensé à Laddie », proposa-t-il.

« Laddie ! une vieillerie de nom comme ça ? »

Je me rendis compte, à ce moment-là, qu'il y avait dans ma voix une sorte d'écho de celle de mon grand-père.

« Ecoute... Laddie, c'est bon pour un colley, ou un chien du genre, » dis-je, conciliante, « mais celui-là, il lui faut un nom esquimau. Tu vois, son père en était un. »

« Ouais... peut-être, » dit mon frère. « Nanouk ! ici ! »

Le chiot ne leva même pas la tête. Il semblait trop jeune pour avoir un nom quel qu'il soit.

Harvey Shinwell nous livrait les journaux. C'était un garçon d'environ 16 ans, costaud et trapu, au visage blême et marbré, surmonté de sourcils pâles. La classe terminée, il se rendait à la gare chercher les journaux qu'il distribuait ensuite avec sa vieille bicyclette. C'était quelqu'un qui avait toujours fait partie du paysage, mais que je n'avais jamais vraiment remarqué. Jusqu'à cet hiver-là.

Nanouk pouvait aller partout dans la cour, mais nous en gardions la porte fermée. La clôture à claire-voie était haute, et les pieux étaient enfoncés creux dans le sol, de sorte que Nanouk ne pouvait ni sauter par-dessus ni se frayer un passage par-dessous. Il m'accompagnait quand j'allais marcher, mais autrement, il restait dans la cour. Il n'était pas vraiment enfermé pour autant, car la cour avait près d'un acre de superficie. Un jour, je rentrai de l'école au moment précis où

Harvey Shinwell, debout devant la porte de la cour, lançait le Winnipeg Free Press sur notre perron. Il ne remonta pas tout de suite sur son vélo. Il restait debout devant la barrière ; en m'approchant sur le trottoir, je pus voir ce qui le retenait.

Il tenait à la main un court bâton pointu qu'il avait glissé entre les barreaux de la porte et dont il donnait des coups secs. De l'autre côté, Nanouk, qui n'avait que quatre mois, grondait comme jamais encore je ne l'avais entendu. Il essayait d'attraper le bâton entre ses crocs, mais Harvey le retirait trop vite. Puis Harvey, d'un coup sec, toucha Nanouk à la tête. Nanouk jappa de douleur, mais ne s'enfuit pas. Il revint à la charge, essayant toujours de s'emparer du bâton et, pour la deuxième fois, calmement et délibérément, Harvey frappa le chien de son épieu de bois.

« Veux-tu bien me dire ce que tu fais là ? » criai-je. « Laisse mon chien tranquille ! »

Harvey releva la tête et me regarda avec son sourire endormi, puis enfourcha son vélo.

« Il voulait me mordre, » dit-il. « Il est dangereux. »

« Ça n'est pas vrai, » criai-je, furieuse. « Je t'ai vu. »

« Alors, pourquoi tu ne cours pas te plaindre à ta mère ? » dit Harvey, en se moquant de moi d'une voix de fausset.

J'entrai dans la cour et me jetai à genoux dans la neige à côté de Nanouk. Il était devenu trop gros pour que je puisse le soulever. Il semblait avoir déjà oublié le bâton. Il m'accueillit en bondissant, comme d'habitude, et me prit le poignet dans sa gueule en faisant mine de mordre, mais si légèrement qu'il ne laissait pas la moindre marque.

Puis, j'oubliai, moi-aussi, l'affaire du bâton. Nanouk me posait assez de problèmes, à cause de mon grand-père. Ils se voyaient rarement, mais c'était grâce aux talents de stratège de ma mère, qui passait son temps à chasser le chien des endroits où mon grand-père était susceptible d'aller. Quelquefois, elle se plaignait avec irritation de cette tâche supplémentaire. — « Si jamais j'avais su le travail que cet animal me donnerait, Vanessa, je n'aurais jamais dit oui — », et ainsi de suite. En ces moments-là, je me sentais froissée, irritée, et j'ad-

mettais mal d'être responsable des ennuis que lui causait mon chien.

« Bon ! Eh ! bien, donne-le, » tempêtais-je. « Je m'en fiche. Fais-le endormir. »

« C'est peut-être ce que je finirai par faire, » répondait alors ma mère froidement, « et cela t'apprendra à parler comme une écervelée et à dire des choses auxquelles tu ne penses pas. »

Après nous être fait toutes deux plus de mal que nous ne l'avions voulu, nous finissions par céder toutes les deux.

« Il est vraiment bon chien, » admettait ma mère. « Et il tient compagnie à Roddie pendant la journée. »

« Sûr ? » Je ne me sentais jamais assez rassurée. « Tu es certaine que tu ne préférerais pas... »

« Mais si. Mais si, Vanessa. Tout ira très bien. Il ne faut pas t'en faire. »

« D'accord. On ne s'en fera pas, alors. »

Et nous continuions toutes les deux à nous faire du souci.

Quelques mois plus tard, je me trouvai une fois encore à rentrer à la maison juste au moment où Harvey livrait le journal. Cette fois, je le vis à un pâté de maisons de distance et je me faufilai silencieusement sur le trottoir, en me dissimulant le long de la haie de caraganas.

Harvey tenait d'une main la moitié d'un beignet, et de l'autre, une enveloppe blanche. Il tenait le beignet dans la grille de fer ; quand Nanouk y arriva, il ouvrit l'enveloppe.

Nanouk hurla. Le hurlement fut si inattendu et si fort que j'en eus le souffle coupé. Je me demandai combien de fois on avait ainsi tourmenté Nanouk. Je me sentis coupable de négligence. J'aurais dû prendre la chose au sérieux la première fois. J'aurais dû garder l'oeil ouvert.

Harvey s'enfuit. Quand j'eus rejoint Nanouk et que j'eus réussi à le calmer suffisamment pour le toucher, je trouvai des traces de poivre autour de ses yeux encore fermés.

Chaque fois que je tentais d'imaginer une contre-attaque, la colère égarait mon imagination. Je voyais Harvey emporté au plus profond de la rivière Wachakwa, incapable de

nager, et Nanouk qui attendait, pour le sauver, un commandement de ma part. Le donnerais-je ou non ? Quelquefois, je laissais Harvey se noyer. D'autres fois, j'avais pitié de lui au dernier moment, ce qui me satisfaisait davantage que sa mort : je me sentais, en effet, magnanime et je jouissais de savoir Harvey en proie constante à la morsure du remords. Mais tout ce théâtre ne me calmait qu'un instant et quand le rideau retombait sur la scène vide de mon imagination, je ne savais toujours pas que faire dans la réalité.

Je n'en parlai pas à ma mère. J'étais incapable d'envisager le regard d'accablement et de découragement qu'elle me jetterait devant un problème qu'elle ne saurait pas plus que moi résoudre. Et je ne pouvais pas oublier ce que Harvey m'avait dit : « Pourquoi tu ne cours pas te plaindre à ta mère ? » Je pris l'habitude de revenir de l'école à la hâte, pour arriver à la maison la première. Je croyais qu'il n'oserait rien faire si j'étais là.

Harvey lança adroitement le journal sur le perron, juste à côté de mon coude. J'étais assise sur la marche du haut. Nanouk était à la porte de la cour. Je l'appelai, mais il parut ne pas m'entendre.

Nanouk avait alors huit mois, et toute sa taille. Il avait complètement changé. Son pelage noir avait épaissi en allongeant, perdant sa douceur duveteuse, mais avait pris un lustre magnifique, et jouait grassement sur le dos puissant qui révélait l'ascendance esquimaude. La tache blanche de la poitrine et de la gorge lui faisait un collier de lion. Il avait les oreilles droites et les yeux bridés de ses ancêtres esquimaux et des mâchoires de loup.

Il se mit à gronder. Un grondement sourd et puissant. Plus qu'un avertissement : une véritable expression de haine. Il n'essaya pas de sauter par-dessus la barrière. Il restait un peu en retrait, les babines retroussées sur les dents en un rictus diabolique que j'avais déjà vu, en photo, à des chiens de sa race, mais jamais à Nanouk. Harvey me jeta un coup d'oeil et ses traits se froncèrent en un sourire. Il se savait en parfaite sécurité de l'autre côté de la barrière. Puis, avec une vivacité qui me prit au dépourvu, il sortit une fronde. La

Pierre partit avant que je puisse descendre les marches et me rendre à la barrière. Elle toucha Nanouk à la gorge, en pleine fourrure. Elle ne lui fit pas grand mal mais le rendit furieux. Il se précipita contre les barreaux de la porte. Harvey était déjà remonté à bicyclette et pédalait à toutes jambes.

Je saisis la clenche de la porte. Près de moi, Nanouk réclamait frénétiquement de sortir. Il aurait probablement pu rattraper la bicyclette.

Je regardai Nanouk, la face méconnaissable, le poil hérissé en crête le long de l'échine, les yeux injectés de rage. Je remis le loquet de la barrière, puis je rentrai dans la maison sans regarder le chien. Je montai à ma chambre et j'en fermai la porte à clé. Je ne voulais voir personne, ni parler. Pour la première fois, je venais de me rendre compte que Nanouk avait assez de muscles et de dents pour tuer un homme. L'espace d'une seconde, j'avais craint qu'il ne le fasse.

Je racontai tout à ma mère. Elle s'efforça, par la suite, de garder Nanouk à l'intérieur à l'heure où Harvey livrait les journaux. Mais les choses allaient toujours de travers. Grand-père Connor mettait le chien dehors, sous prétexte qu'il empestait la maison. Ou encore, ma mère oubliait de le faire rentrer, pour s'en excuser ensuite, ce qui me faisait me sentir plus malheureuse encore que si elle n'avait rien dit.

J'essayais de revenir tôt de l'école, mais j'oubliais souvent et j'allais avec mes amis prendre un café et écouter le juke-box au café Régal. Les jours où je n'oubliais pas et où je revenais à temps pour mettre Nanouk en sécurité dans la cave, je faisais le guet à la grande fenêtre de la salle de séjour pour voir Harvey jeter les journaux sur le perron. Il regardait à travers la barrière et quelquefois y appuyait même sa bicyclette un instant, au cas où le chien arriverait. Puis, en haussant les épaules exagérément, le visage vide d'expression.

Quand j'arrivais trop tard, mon frère me rapportait ce qui s'était produit.

« Nanouk était dehors, aujourd'hui, Vanessa, » me dit-il un après-midi. « Maman n'était pas à la maison et il n'a pas voulu venir quand je l'ai appelé. »

« Que s'est-il passé ? » demandai-je vivement. Je ne voulais pas l'apprendre et, en même temps, j'aurais voulu tout savoir sur-le-champ.

« Harvey... il a allumé toute une poignée d'allumettes ensemble, » expliqua mon frère, « et les a laissé tomber. J'ai pris de l'eau, après, et je l'ai versée sur la tête de Nanouk. Il n'a pas été brûlé beaucoup, Vanessa, je t'assure. »

Je n'inventais plus de ces rêves confus où tantôt je condamnais Harvey, tantôt je l'épargnais magnanimement. Ce que j'éprouvais était très simple. Je voulais lui faire du mal, par quelque moyen que ce soit.

Je demandai à ma mère si nous pouvions nous plaindre à la police et faire avertir Harvey. Mais elle me répondit qu'elle ne pensait pas qu'on trouverait rien de criminel à harceler un chien et qu'en outre, il lui déplaisait de s'adresser à la police pour quelque raison que ce soit.

Puis, chose inespérée, Harvey fit notre jeu.

Je possédais une lunette qui avait jadis appartenu à un ancêtre MacLeod qui avait servi dans la marine royale. C'était une lunette de laiton, qui se télescopait en trois parties dont la plus grosse était recouverte d'une gaine de cuir sombre couverte d'égratignures et d'écorchures où nous nous plaisions à voir les traces de Dieu sait quelles batailles navales et quelles aventures en des mers pleines de périls. Les lentilles étaient encore en parfait état et, du haut d'une de nos épinettes, il était possible de distinguer les moindres détails des maisons situées à deux pâtés de chez nous. J'étais trop grande pour grimper aux arbres et pour épier les gens, mais mon frère le faisait souvent. Un jour, je le trouvai qui m'attendait sur le perron.

« Vanessa, » me souffla-t-il, « la lunette a disparu. »

« Roddie MacLeod, si tu l'as perdue, je vais te... »

Ça n'est pas moi ! » protesta-t-il. « Je l'ai laissée sur l'herbe près de la barrière, juste une minute, le temps d'aller chercher une corde pour grimper. C'est Harvey qui l'a prise. Je te jure, Vanessa. Je sortais par la porte d'en avant quand je

l'ai vu partir sur son vélo. Et quand j'ai regardé, la lunette avait disparu. »

« Ecoute, Roddie, tu ne l'as pas vraiment *vu* la prendre ? »

« Non, mais qui veux-tu que ce soit ? »

L'expression *preuve par présomption* me vint à l'esprit. Il me fallait être absolument certaine.

« As-tu regardé comme il faut ? » demandai-je.

« Oui, j'ai regardé », répliqua Roddie, indigné. « Va voir toi-même. »

Je cherchais, mais la lunette n'était nulle part sur le gazon. Cette fois-là, je n'hésitai pas à tout raconter à ma mère. L'occasion était trop belle. J'étais surexcitée et je jubilai. Je me sentais prête à pousser quelque vieux cri de guerre écossais ou à siffler le *MacLeod's Praise*. Ou à proférer quelque propos vengeur tiré des Ecritures. Je tiens ma vengeance, dit le Seigneur.

« Il y a un côté étrange à l'affaire », expliquai-je à ma mère, si vite qu'elle avait peine à saisir ce que je disais. « C'est comme Al Capone, condamné pour fraude fiscale plutôt que pour meurtre. »

« Cesse de tout dramatiser, Vanessa, me dit ma mère. « Laisse-moi penser une minute à ce qu'il vaudrait mieux faire. »

« Qu'est-ce qui se passe encore ? » demanda mon grand-père, de mauvaise humeur. Il se reposait dans sa chaise et le timbre excité de ma voix l'avait dérangé.

Ma mère le mit au courant. Il n'hésita pas un instant sur le parti à prendre.

« Mets ton manteau, Vanessa. Nous y allons tout de suite. »

Je le regardai, stupéfaite. Puis je secouai la tête, butée.

« C'est une affaire qui concerne la police. »

« Bêtise, » trancha mon grand-père, qui n'avait jamais reconnu d'autre autorité compétente que la sienne. « Qu'est-ce que Rufus Nolan pourrait faire de plus que moi. C'est un abruti, de toutes façons. »

Ce n'était pas là ce que j'avais voulu. J'avais soif de vengeance, mais j'aurais préféré qu'un autre que moi l'exerce.

« Alors, allez-y, » dis-je, d'un air maussade. « Moi je ne veux pas. »

« Il vaudrait mieux que tu y ailles, Vanessa, » dit ma mère. « Papa ne reconnaîtrait pas la lunette, il ne s'en est jamais servi. »

« Je ne sais pas où reste Harvey, » prétextai-je.

« Moi je le sais, » dit mon grand-père. « C'est la maison d'Ada Shinwell, dans le quartier nord, juste à côté du chemin de fer. Vanessa, pour la dernière fois, mets ton manteau et viens-t-en. »

Je pris mon manteau et je le suivis. Le quartier nord de Manawaka était plein de baraques et de taudis qu'on ne s'était jamais donné la peine de peindre, aux toits qui avaient perdu la moitié de leurs bardeaux ; des rideaux de dentelle semés de trous pendaient aux fenêtres, quand elles n'en étaient pas complètement dépourvues ; des poulets déambulaient stupidement dans des cours dont les clôtures s'étaient effondrées et où on n'enlevait ni ne coupait jamais les mauvaises herbes. Les trottoirs étaient crevés : la gelée avait soulevé de grandes plaques de béton et le conseil municipal, qui ne s'occupait guère de cette partie de la ville, ne les avait jamais réparés. Ils longeaient des squelettes de bâtisses qui avaient jadis été des magasins, déserts depuis que les habitants du quartier les plus prospères avaient déménagé plus au sud, loin de la voie ferrée. Les vieilles enseignes étaient délavées et pelées par les intempéries. Le rouge écarlate des *Grains et moulées Barnes* n'était plus qu'un rose crasseux, et le vert franc du magasin général *Thurson*, une sorte de moisissure éteinte. On avait cloué des planches aux fenêtres de ces anciens magasins, qui ne servaient plus que d'entrepôts et où n'habitaient plus que des rats et des vagabonds.

La gare du Pacifique Canadien se dressait à la lisière de la ville. Elle était très proprement peinte du même rouge marron que toutes les gares du pays et tranchait sur le décor

d'immeubles décrépits qui l'entouraient. Elle était dominée, à l'arrière, par les combles des silos à grain, massifs et laids, mais pour ainsi dire les seuls gratte-ciel du quartier.

Je savais qu'Harvey avait été élevé par sa tante, la soeur de sa mère décédée, mais c'était à peu près tout ce que je savais de lui. Mon grand-père se rendit droit chez eux. C'était une petite maison de bois au perron fermé d'un treillis de lattes. Elle avait probablement déjà été blanche, mais on ne l'avait pas repeinte depuis des années. La barrière de la cour était entrouverte et pendait de travers arrachée de ses gonds. Il poussait des verges d'or dans la cour et l'herbe, faute d'être coupée, avait monté en graine comme de la folle-avoine. Mon grand-père frappa à la porte.

« Oui ? »

Une grande femme aux traits tirés nous répondit. Elle avait le visage ridé comme un tronc d'orme et couvert d'une épaisse couche de poudre, d'un vilain mauve. Elle portait une jupe de tweed brun qui semblait ne jamais avoir été lavée de toute sa longue existence, et un chandail pêche crasseux et serré sur un corps décharné et sec comme une planche.

« Tiens ! Tiens ! Si ça n'est pas monsieur Connor, » dit-elle ironiquement.

« Où est ton garçon, Ada ? » demanda grand-père.

« Qu'est-ce qu'il a fait ? » s'enquit-elle immédiatement.

« Volé une lunette, » dit grand-père, d'une voix assurée.

« Je veux la ravoir. »

Elle ouvrit la porte plus grand.

« Entrez ! » dit la tante d'Harvey.

La cuisine et la salle de séjour n'étaient pas séparées. Le rez-de-chaussée ne comportait qu'une seule grande pièce qui servait à tout. A un bout se dressait un gros poêle à bois noir ; tout autour, pendaient chaudrons et poêlons accrochés à des clous plantés dans le mur. La table était recouverte d'une toile cirée aux motifs délavés et à demi effacés. Les assiettes du petit déjeuner s'y trouvaient encore, barbouillées de graisse figée et de jaune d'oeuf poisseux. Sur le buffet, il y avait un bol de faïence brune avec de la pâte claire et une cuil-

lère en bois — les crêpes du souper. Il régnait dans la maison cette âcre odeur de lait sûr et d'ammoniaque qui se dégage des restes de cuisine laissés à la traîne et des pots de chambre pleins d'urine à ras bords.

Dans l'entrée de la pièce se trouvaient deux fauteuils prune déchirés et tachés ainsi qu'un canapé fatigué, avachi du ventre dont la peluche bleue n'était plus qu'une percaline grise et crasseuse. Harvey était affalé sur le canapé, les jambes allongées jusqu'au milieu du parquet de linoléum. Il avait les épaules rentrées et la tête penchée de côté. Il avait l'air de faire semblant de dormir, mais en mauvais comédien.

Sa tante fonça vers lui comme une gigantesque aiguille à repriser.

« Ça suffit, toi ! Où est-elle ? »

Je m'étonnai qu'elle lui pose tout de suite cette question. Elle ne lui avait même demandé s'il l'avait volée ou non.

Harvey ne répondit pas. Il resta écrasé sur le sofa, entrouvrit les yeux, puis les referma à demi. Sa tante, avec une vivacité qui me fit sursauter, attrapa la cuillère en bois dans le bol de pâte et lui en frappa le visage.

Harvey ouvrit les yeux un peu plus grand, mais à peine. Il fixait sa tante à travers ses cils, mais ne bougea pas. Il endura le coup, humilié d'avoir été ainsi frappé, et en face d'étrangers. Il n'était plus un enfant. Il avait les épaules et le torse puissants. Il aurait pu parer le coup ou lui saisir le poignet. Il aurait pu se lever et sortir. Mais il n'en avait rien fait. Lentement, avec une moue de clown, il s'essuya le visage de la pâte qu'y avait laissée la cuillère.

« C'est assez, » dit-elle. « C'est ta dernière chance. La dernière. Après, tu sais ce qui t'attend. »

Ou'est-ce qui l'attendait, je ne l'ai jamais su. L'aurait-elle remis entre les mains de la police, ou chassé de la maison ? Il importe peu. Peut-être n'était-ce qu'une menace du temps où il était encore enfant, à laquelle ils avaient continué de croire tous deux, par habitude. Ou peut-être n'était-ce nullement une menace, et que l'un des deux était capable d'imposer sa volonté à l'autre quand bon lui semblait.

Il partit en se traînant les pieds et revint dans la pièce quelques minutes plus tard. Il lança la lunette sur le plancher et me jeta un regard profondément méprisant, puis il se laissa retomber sur le canapé.

Sa tante ramassa la lunette et la remit à mon grand-père. Elle avait la voix geignarde, mais on y sentait une colère humiliée.

« Vous n'en parlerez pas à la police, non ? Ecoutez, vous n'avez pas la moindre idée de ce que j'ai enduré. Qu'est-ce que je pouvais faire, prise avec un enfant à élever ? Qui aurait voulu m'épouser ? Quel homme aurait accepté de se mettre ça sur le dos. Il ne m'a jamais valu que des ennuis. Et de qui pensez-vous qu'il tient ? De quelque merdeux que seul sa mère connaissait. »

« Je n'ai pas l'intention d'en parler à la police, » dit mon grand-père, dédaigneusement. Puis nous sortîmes.

« La connaissiez-vous avant ? » lui demandai-je, sur le chemin du retour.

« Non, » répondit mon grand-père, distraitement. « Ça n'est pas quelqu'un qu'on connaît, comme on dit. Elle a toujours été dans les environs, c'est tout. »

Nanouk eut enfin la paix, car Harvey quitta l'école, cessa de livrer les journaux et se trouva un emploi chez Yang Min, un vieux chinois qui tenait dans le nord de la ville un petit café fréquenté par les cheminots.

Pour Nanouk, il était trop tard. Il était devenu de plus en plus méfiant et, à l'exception des gens de la maison, qui-conque approchait de la barrière de la cour quand il s'y trouvait se faisait accueillir avec un sourd grondement. Quand les visiteurs voulaient ouvrir la barrière, il se plantait derrière, le jarret tendu, le poil hérissé, attendant leur prochain geste. Ce geste devint courant : on refermait doucement la barrière et on s'en allait, puis on téléphonait à ma mère.

Quelques fois, c'était grand-père Connor qui répondait. On se plaignait de Nanouk, ce qui le faisait tempêter contre ma mère toute la journée ; il disait que tous les chiens esquimaux étaient d'un naturel féroce.

« Ecoute, Vanessa, j'ai à te parler, » me dit ma mère. « Grand-père connaît un fermier à Freehold, qui serait prêt à prendre Nanouk. Il y serait beaucoup mieux. Il aurait de la place pour courir. Et sur une ferme, il ne constituerait un danger pour personne. »

Je savais qu'il était inutile de discuter. La chose était devenue inévitable. On vint prendre Nanouk dans la matinée, pendant que j'étais à l'école. Je ne le vis pas partir. Je n'avais pas voulu. Je le regrettai en silence et, après un certain temps, je n'y pensai plus autant.

A peu près un an plus tard, il y eut un vol au Café Starlite, dans le quartier nord. On retrouva son propriétaire, le vieux Yang Min, inconscient sur le parquet. Il avait été sauvagement battu.

On arrêta Harvey rapidement. Il s'était caché à bord d'un train de marchandises. Les agents de la Police montée le retrouvèrent au deuxième village passé Manawaka.

« Il paraît qu'il n'a même pas essayé de nier, » me dit ma mère. « Ça ne lui aurait pas servi à grand chose, mais on aurait pu croire qu'il cacherait l'argent, tu ne penses pas ? »

La question que je posai alors m'étonna moi-même autant qu'elle surprit ma mère. Je ne m'attendais pas à la poser ; j'ignorais même qu'il y eut quelque chose à savoir.

« Maman... qu'est-ce qui est advenu de Nanouk réellement ? »

Ma mère sursauta et parut fort mal à l'aise.

« Qu'est-ce qui te fait penser... »

« Peu importe, » dis-je. « Dis-le moi. »

Elle parla d'une voix presque imperceptible, où il y avait de la résignation, comme si elle avait perdu tout espoir de m'épargner la nouvelle.

« Le vétérinaire l'a emporté, » dit-elle, « et l'a endormi. Ou'est-ce que je pouvais faire d'autre, Vanessa ? Il était trop dangereux pour rester en liberté. »

Harvey Shinwell fut condamné à six ans de prison. Je ne le revis jamais. Et je ne sais pas où il alla en sortant de prison. Il y retourna, je présume.

Il m'arrivait de rencontrer sa tante dans la rue. On ne l'avait pas trouvée trop dangereuse pour rester en liberté. Une fois, elle me salua. Je ne lui rendis pas son salut, même si je savais que cela non plus n'était pas juste.